

Prix Don Quichotte

Concours de la nouvelle francophone

LAUREATS 2017

Thème Parenthèse(s)



Poison Ivy

Anne Thévenot

PRIX SPECIAL DU JURY



Anne Thévenot

PRIX SPECIAL DU JURY

Quand j'étais toute gamine, j'écrivais des lettres d'amour impossibles à la plume et à l'encre, romantiques et grandiloquentes, adressées à un bel inconnu rêvé, qui me répondait, et que je faisais semblant de découvrir sous une pierre consacrée au jardin..

Puis plus tard, « my life was saved by rock n'roll », et j'ai écrit des chansons. J'ai fait beaucoup de musique avec ma voix, travaillé un peu en studio et en radio.

J'ai 56 ans et une fille de 20 ans. J'ai quitté le cursus scolaire à seize ans. Je suis une autodidacte, qui a effectué l'essentiel de sa carrière professionnelle en jardins-espaces verts. Maman solo, le temps d'écrire, vraiment, n'était pas encore venu pour moi. En 2006, un concours organisé dans le Var m'a décidée à écrire ma première histoire courte et...rien, mais ce « rien » m'a ré-inoculé le virus plumitif, de manière définitive, et j'ai rempli des tiroirs...ainsi qu'un nombre conséquent de poubelles, jusqu'à ce qu'un ami me prenne délicatement (mais d'autorité) par le cou comme un chaton et me dépose sur un site communautaire d'écriture en ligne l'an dernier. Le Don Quichotte 2017 est mon premier vrai concours de nouvelles.



POISON IVY

Poison Ivy est vénéneuse. Dès qu'elle paraît quelque part, les gens finissent toujours par s'étriper sans raison apparente. Elle rend les gens malades. C'est récurrent, elle n'y peut rien, partout où elle passe les embrouilles naissent, la bonne entente trépasse de mort violente. Les façades éclatent. Certains diraient « toxique », non, c'est « vénéneuse ». Comme un beau champignon charnu, qui vous engluie dans ses parfums sauvages de bois pourri, ou une splendide fleur de digitale qui frappe au cœur. La toxicité arrive quand on abuse de la mystérieuse substance qu'elle dégage. Son sillage est dangereux comme un piège à loups sous les feuilles, indétectable vraiment. Mais Ralph dit « uniquement pour ceux qui sont dissimulés ». Il dit qu'en fait elle les soigne à sa façon, que tout ce qui est caché ressort à la lumière, balaie le mensonge comme la poussière, révèle les secrets et que c'est un problème, parce que personne n'aime se retrouver à poil dans la neige. C'est une image, parce que la neige ne tombe jamais, ici. Il fait juste froid. La couche de pollution fait fondre les flocons avant même qu'ils aient quitté leurs nuages. Ivy dans la neige, ça me fait marrer, parce qu'elle est noire comme une pierre d'obsidienne, ses épaules et ses hanches chantent ensemble quand elle marche, ses membres forts et déliés attrapent tout ce qui passe à sa portée de bon et de beau. C'est comme regarder chasser un guépard. On a obscurément peur, on sait que quelque chose de fascinant et de terrible va finir par arriver, mais c'est plus fort que soi, on ne peut en détacher les yeux, aucun signal d'alarme ne vaut ce spectacle-là.

Dès la tombée de la nuit, et jusqu'à l'aube, les fauves sont chez eux, par ici. Ce sont nos rêves brisés qui jonchent les trottoirs, le feu est rampant, et dans les allées sans éclairage, le bruit d'une canette vide qui rebondit sur le goudron a le même effet qu'un claquement de culasse sur les esprits. Un qui-vive permanent. Un mauvais regard, une hésitation dans l'assurance, un défaut de loyauté vrai ou supposé, vous envoie dans un tiroir de morgue étiqueté « John Doe » tellement vous êtes amoché. Comme les chats crevés. Comme moi si je continue à raconter mes histoires que personne n'écoute vraiment, accroché à ce bon vieux réverbère qui n'a pas été changé depuis au moins trente ans. Il me sert de phare et de sémaphore, de mât et de béquille. Je pirate son pied pour me reposer. Il m'arrive parfois d'être pris pour lui par un chien errant, qui me pisse dessus au milieu de la nuit, et c'est presque un honneur. À côté il y a un banc pour les jours de pluie, avec une bâche. Je vis sous sa protection comme un halo. Au ras du goudron, j'observe ceux qui ne voient



rien, j'écoute, au lieu d'entendre, le chant profond de la respiration des villes, sifflante, sibilante, charriant dans son souffle la fièvre et la vie, je compte les pulsations, je regarde danser les morts et leurs ombres fuyantes enlacées deux par deux dans les ruelles puantes, les voitures sans roues, voyages furtifs au bout de l'enfer. Le nôtre est pavé de toutes les intentions, surtout celles des autres. Va et vient. Allers retours. Tic-tac. Petites coupures et plaies béantes. Tic-tac. Urgences rouges. Big bang.

Ralph et Ivy, c'est une longue histoire. Il avait huit ans quand la mère et les six enfants se sont installés dans la bicoque de l'autre côté de la rue, entassés comme des rats dans deux pièces trouées du sol au plafond, un lambeau de famille venue de Sierra Leone pour vivre un lambeau de vie dans un pays en miettes, c'est ça qu'il dit, Ralph. Au parloir, lui et moi on cause... Elle devait avoir cinq ans, peut-être. Difficile de savoir, la tribu était si visiblement sous-alimentée en arrivant qu'elle aurait pu en avoir deux ou trois de plus. Je crois qu'il en est tombé raide dingue dès qu'il a aperçu ses tresses, vu qu'il habitait en face, c'est sa sœur aînée qui a nourri la gamine quand c'était trop dur. La mère faisait des passes à domicile en plus de son job à l'usine, alors les gosses traînaient jusqu'à point d'heure en faisant les quatre cents coups dans le quartier. Les voisins ont fait ce qu'ils ont pu pour aider mais ça n'a pas empêché la fourrière d'Etat de venir capturer la marmaille pour la disséminer en foyers et familles d'accueil. Ivy a été récupérée miraculeusement par la famille de Ralph. Les services sociaux ont dû l'oublier, parce qu'ils ne sont jamais revenus la chercher. La mère a décampé avec un type. Un sacré coup de chance, si vous voulez mon avis. Mais la chance ça passe vite. Pfuitt...comme ça.

La gosse, elle grandissait en puissance. Drue et noire, cinglante comme un fouet, intense comme un café fort et brûlant, long en bouche. Elle a vite compris d'où venaient les vents, elle a appris à les dresser à sa main, avec langueur, et colère aussi, capricieuse à rendre fous d'obscénité les hommes dans le square qui ne venaient que pour la voir danser, tenant ses jupes d'une main, l'autre défaisant ses tresses de jais, les genoux pliés, son dos cambré comme une sinieuse rivière nocturne, luisante, le regard joueur et sévère à la fois qui promettait et promettait encore. Sa bouche qui riait ou mordait le vide de toutes ses dents pointues de cannibale. Ses pieds frappant le sol et ses bras comme des lianes se projetant en avant, en arrière, faisant sauter ses petits seins drus sous le chemisier



noué trop haut. Impudique et animale, il n'y avait que son battement intérieur, assorti à la conscience aiguë de son pouvoir, et du mal qu'elle sentait poindre en elle comme une intense satisfaction primale. Un don supplémentaire. Elle ne jouait pas. Elle était le maître du jeu. Et Ralph, désespéré, le feu aux joues, venait chaque soir la chercher au milieu du cloaque. Il la prenait par le bras, et la tirait jusqu'à la maison en regardant droit devant lui sans dire un mot. Elle riait fort tout le long du chemin en essayant de se dégager, déjà ivre. Elle sifflait comme une vipère en crachant hargneusement des insultes en malinké, qu'elle traduisait copieusement, mais Ralph était déjà costaud à seize ans. Malgré sa force et sa rage, elle ne parvenait pas à venir à bout de la sourde détermination de celui qui était, par la force des choses, le seul frère qui lui restait. Lui, crucifié, jaloux, honteux de son désir et de sa colère, honteux d'elle à mourir, se taisait en serrant les dents, fermé. A l'âge où on joue encore aux billes, Ivy avait découvert la Femme, et tout avait changé. Si elle n'a jamais été violée et salement esquinée, c'est grâce au miracle de la vigilance de Ralph. Mais les alertes ont été salées. Le guépard s'était réveillé et avec lui l'instinct de la chasse.

Je ne sais pas pourquoi on est sur terre. On vit, on meurt, comme les bêtes, comme les empires. Qui se succèdent et se ressemblent tous. Le mien, c'est ce magnifique carré de trottoir d'où je vous parle. Y en aurait-il un au-dessus de nos têtes pour nous extraire de nos conditions, et encore un autre sous nos tombes pour nous entraîner où.. ?..En Chine ? Ce que je sais moi, c'est que, ce que j'ai vu là-bas, dans les tunnels de Cu Chi après la chute de Saïgon, c'était juste de la viande pourrie. Des montagnes de chairs décomposées, sur des kilomètres. Sans rédemption. Sans lumière divine. Et pas en odeur de sainteté non plus. Juste un putain de glorieux carnage. Mon groupe était chargé de sécuriser, c'est à dire achever les blessés Viêt-Congs et récupérer les plaques d'identité des nôtres. C'est après, bien après, que j'ai compris que Lucifer avait passé une frontière. Ce porteur de lumière, fils du matin, venu apporter le mal et la nuit pour éclairer les plus sombres recoins de l'homme, le mettre face à sa vérité et l'empêcher de fuir dans le giron du père en barrant toute retraite. Le confronter au pire de tous les démons : lui-même. L'ange déchu qui rôde devant nos seuils et marque mystérieusement nos portes et nos âmes avec du sperme, du sang et de l'or. Splendides horreurs et magnifiques cauchemars.



Cet hiver là, tout était parti en vrille, à cause du froid et de la thune qui manque toujours quand on en a le plus besoin. Le vent soufflait sans arrêt, glacial, et puis, de la pluie, trop de pluie, même pour mon banc. Ralph m'a installé dans leur garage. Les chèques de l'aide sociale n'arrivaient plus qu'irrégulièrement, Cassie, sa sœur, de nouveau enceinte, avait perdu son job et faisait des ménages à l'autre bout de la ville, Ivy vivait d'expédients, disparaissait et rentrait par intermittences fulgurantes, épuisant les patiences et les gens, se servant des hommes sans la moindre pudeur, ni respect aucun des apparences, des mariages, des rencontres, des engagements. Les femmes la détestaient pour ce qu'elle leur prenait de précieux, qu'elle jetait derrière elle sans se retourner, et les hommes la haïssaient de les planter là, éperdus après l'avoir eue si facilement dans un coin de porte, à quatre pattes dans un ascenseur, comme un couple de cancrelats, incapables d'oublier l'odeur douceâtre et poivrée de l'animal, cet animal vulgaire et infiniment élégant qui les piégeait d'un claquement de doigts, poursuivant son travail de destruction lente et patiente. C'était je crois l'année de ses vingt ans, c'est pas si lointain. Ralph s'était engagé. Parti pour l'Irak afin d'échapper à une condamnation pour cambriolage avec violences, il était en poste à Abou Ghraïb. Nous on ne savait pas encore ce qui s'était passé là-bas. Il n'écrivait pas souvent et ne donnait jamais de détails. On était loin d'imaginer dans quel état il allait rentrer, dans le quartier. Moi seul savais que quoi qu'il arrive dans ces guerres transversales bien dégou, on en revient toujours mort. La vie n'est plus qu'une coquille vide.

Ralph a toujours aimé Poison Ivy. Il l'a aimée immédiatement, complètement et définitivement. Il dit qu'elle est le seul docteur dont il a besoin, car un sourire d'elle le guérirait de tout, que regarder en elle c'est boire à la source de la folie et de la beauté. Mais Ivy ne s'est jamais donnée à Ralph. Elle a dévoré tous les hommes attirés par ses sucs, cette magie profondément noire et terrienne qu'elle distille de tous ses pétales. Elle a dévasté l'existence de certains. Dressé des types contre leurs propres pères, tué des couples naissants par caprice, par ennui ou par lassitude. Mais elle a fui toute intimité avec lui, ne lui a jamais fait l'aumône d'une seule danse, ne l'a jamais marqué au fer de ses parfums. Il en a bavé un temps, très long, puis il s'est résigné à l'aimer autrement. Tristement. De loin. A veiller sur elle farouchement mais sans trop l'approcher. Mais elle ne l'a pas compris. Puis il y a eu d'autres filles. Un tas d'autres. Et alors Ivy a commencé à souffrir, je crois. Elle si sauvage ne quittait plus que rarement la maison. Il partait jour et nuit sur des plans louches, de plus en plus souvent. Elle l'attendait avec une ferveur étrange, mais lui dor-



mait ailleurs, loin, dans la blondeur et la pâleur de sorcières délicates, qui passaient dans sa vie comme des rumeurs. Elle s'est mise à maigrir, et même sa couleur, ce noir presque bleu, devenait fade, sans profondeur. A sa façon, elle pâlissait. Elle s'épurait, se débarrassait de ses contours en trop. On a cru que c'était le mal d'amour qui la minait, mais on était loin du compte. C'était autre chose, je le sentais obscurément. Un mal venu de bien plus loin qui nous décimerait tous, chacun de manière différente.

Et puis Ralph, une nuit, a cambriolé la maison d'un avocat. Il pensait qu'elle était vide, mais elle ne l'était pas. On l'avait envoyé sur un plan pourri. C'était sûrement intentionnel, Ivy ne lui avait pas créé que des amis, il l'avait ôtée des pattes de pas mal de monde, certains avaient la rancune tenace, mais affronter Ralph et son double mètre frontalement, personne n'aurait osé. Et puis, il impressionnait parce qu'il lisait des livres. La poésie, il la chait littéralement. On a su, bien sûr, après, qui l'avait enchristé, Stan « Tolly » Tolliver, une crevure qui avait tiré vingt ans à Rykers parce qu'il avait tué sa femme à coups de pieds. Marrant que ce soit lui, justement, qui soit mort dans les premiers. Il avait coincé Ivy un paquet de fois quand elle était gamine. Bref, Ralph a été pris de court, il a ligoté la famille dans la cave. Mais il a oublié de les fouiller, la mère avait eu le temps de prendre en douce son téléphone et ça a été vite réglé. Les flics l'ont embarqué et l'ont salement tabassé. Un noir de plus au mitard. Black lives don't matter. Un des agents qui le connaissait a réussi à lui obtenir un marché, et trois semaines plus tard, il était parti pour le camp d'entraînement qui devait le mener jusqu'en enfer. Black lives matter.

Elle est venue un soir s'accroupir à côté de moi sous le réverbère, c'était vers la mi-janvier. Au plus dur de l'hiver. Il gelait à pierre fendre cette nuit-là. Bien que le garage de Ralph soit chauffé, je m'étais bricolé un antique radiateur à bain d'huile, je m'arrangeais toujours pour retrouver mon vieux bec de gaz, où je pouvais enfin écouter respirer ma ville de tous ses poumons encrassés de goudron, d'alcools et de poussière. C'est comme une drogue. Ma drogue. L'air était incroyablement pur cette nuit-là. Elle a amené une grande couverture indienne sous laquelle elle a posé une bouteille de gin Old Ladies dans un sac en papier. On s'est calés dessous, les fesses sur un carton. Son magnifique visage plat levé vers le soleil électrique, ses longues tresses afro ruisselant sur ses épaules. Je n'ai rien revu d'aussi beau depuis. Ce qui frappait le plus dans cet ensemble sauvage, c'était les yeux. D'un bleu agressif au milieu de tout ce noir. Des



yeux d'aveugle clairvoyante. Elle a pris ma vieille main sous la couverture, la sienne était sèche et rugueuse comme une patte de chien. Et sans me regarder, c'est ce soir-là qu'elle s'est mise à parler. A raconter comme un torrent. Quand elle est partie, beaucoup plus tard, l'ombre du guépard m'avait terrassé. C'est cette nuit-là qu'il a neigé pour la première fois depuis trente ans. Les flocons voletant autour du halo de mon phare faisaient comme une couronne de fleurs légères, une couronne de mariée.

Trois jours après, elle a disparu. Elle a disparu avec la neige miraculeuse, en glissant de son pas de grand fauve dans ces rues trop étroites, les épaules un peu roulantes, en imprimant durablement son odeur de venefica se noyant dans ses propres poisons sur nos murs, qui se souviendraient longtemps de la visite du diable, qui un jour était venu de Sierra Leone, l'enfer sur terre, et qui était reparti en emportant nos âmes brûlées entre ses crocs. J'ai toujours pensé qu'elle cachait quelque chose, comme une énorme pierre avalée jamais dissoute. Cette ombre qui la suivait ne lui ressemblait pas, elle entraînait en dissonance avec la chanson charnelle et vivace qu'on entendait tous. Était-ce celle du prédateur intérieur qui la pistait depuis toutes ces années, ou celle de ses ailes noires repliées, transparentes et légères ? Encore maintenant je serais bien incapable de le dire. Je regarde les morts tomber, la maladie avancer et je sais désormais pourquoi il en est ainsi. Parce que Poison Ivy est vénéneuse. Elle rend les gens malade. Elle n'y peut rien, c'est récurrent. Elle est la maladie.

En 1991, Charles Taylor a étendu sa guerre en Sierra Leone grâce à la complicité active d'une petite raclure ivre de pouvoir, Foday Sankoh. C'est aussi l'année où le VIH a littéralement explosé en Afrique de l'Ouest. Des groupes armés se sont constitués, le RUF était né, le Revolutionary United Front. Des factions nihilistes composées des pires rebus d'humanité, camés jusqu'aux yeux, ont commencé par des incursions dans l'est du pays, à la frontière avec le Liberia. Le village d'Ivy a été le premier razzia à l'aube d'un jour de juin. Parmi d'innombrables atrocités tous les garçons de moins de dix ans ont été massacrés, mutilés à la machette, les hommes qui n'avaient pas eu le temps de fuir ont été littéralement coupés en morceaux. Les adolescents ont été entassés dans des camions bâchés, pour devenir enfants-soldats, et immédiatement emmenés vers les camps militaires perdus dans la forêt. La troupe saoule de sang est restée quatre jours. Sa mère et une partie de ses frères ont



réussi à atteindre les collines, mais la petite Idowe a été capturée avec d'autres filles, ses deux cousines et leur grand-mère. Elle avait cinq ans. Pendant quatre jours et quatre immenses nuits sans fond, elle a été violée, battue et souillée de mille manières. C'est comme ça qu'elle a été contaminée par le virus. Durant deux jours elle est restée agonisante dans une fosse, mourant de soif et de fièvre. Un guépard a rôdé durant ces deux jours autour des cadavres, cherchant à l'atteindre sous les corps. Elle a livré une terrible bataille avec sa volonté. C'est son esprit seul qui l'a tenu à distance quand elle entendait les os des siens craquer sous ses crocs. Mais il ne l'a plus jamais quittée. Quand les secours l'ont trouvée, elle était couverte d'urine et de sang, son cœur battait à peine. Elle a été évacuée vers un camp de réfugiés où ils ont mis deux mois à la réparer physiquement, puis grâce au programme de recherche des familles, ils ont retrouvé sa mère et ses frères. Idowe est devenue Ivy. Le VIH est resté à l'état latent. Pendant un an ils ont erré de camp en camp puis ils ont eu un visa qui les a emmenés dans la zone franche de mon réverbère, pendant que Charles Taylor étendait son royaume de terreur.

Ivy a été très vite informée de sa maladie. Comme elle ne se déclarait pas, elle n'a jamais été vraiment suivie médicalement. Et puis, il faut dire qu'elle a poussé comme une herbe folle, une chamane clandestine, distribuant la mort entre ses cuisses fauves en toute connaissance de cause, celle-ci se démultipliant, se transmettant comme un feu de brousse au rythme des trahisons et des rencontres de hasard, agissant en révéléteur impitoyable, sans épargner les compagnes qu'elle entraînait elles aussi dans la macabre farandole, furie baroque de mort lente. La folie imprimée dans son ventre et dans sa rétine comme un brouillard rouge, hurlant dans sa tête, avait eu raison de sa résilience. Le cadeau de l'oubli ne lui avait pas été fait. Elle s'était finalement vengée sur la durée, patiemment, en toute innocence, en cannibale qu'elle n'a jamais cessé d'être de toute façon. De la même manière que le destin avait lui-même agi avec elle : sans distinction, sans respect, sans empathie. Jusqu'au moment où elle était enfin tombée malade. L'esprit de la bête avait enfin pu repartir sur sa terre de violences. Le cycle était enfin achevé, car nul n'échappe à son destin. Elle avait rongé tous les cordages du vaisseau fantôme, qui désormais dérivait. Et les corps passent maintenant au fil de l'eau. Et les morts qui s'ignoraient encore hier marchent dans les rues. Je les regarde passer, chaque jour, chaque nuit. Chaque seconde. Chaque battement est à moi. Cette mort qui marche c'est mon souvenir d'Ivy.



Ralph a pris huit ans. Cour martiale après les horreurs d' Abou Ghraib, et procès civil retentissant, dont on a appris la majeure partie dans les journaux. Sergent, il a été dégradé. La patrie reconnaissante aux exécuteurs des basses œuvres. Ceux qu'elle avait réussi à convaincre que les armes de destruction massive étaient planquées dans le cul de chaque irakien. Je lui ai tout raconté. Il n'a rien dit. Il s'est juste un peu tassé, a juste un peu vieilli en quelques misérables minutes. Il a su qu'elle l'avait aimé, et qu'elle l'avait protégé de tout ce qu'elle était. Je sais que désormais, dans un coin de son âme abîmée, il va l'attendre. Mais nous savons tous les deux qu'elle ne reviendra pas.

Moi, je vais attendre Ralph. Il sortira dans quelques mois, je l'accueillerai sur le seuil. Je compte le temps qui fuse en rideau de pluie ébloui sous mon réverbère, je sens l'odeur du bitume qui vient des rues qui ruissellent, et le parfum d' Ivy la vénéneuse montera bientôt à mes narines, cet étrange sillage de vie et de mort bientôt avalé par les souffles fiévreux de la ville, cette lente mécanique cliquetante et lourde chargée de mémoires perdues, de fluidités toxiques, où se perd peu à peu la trace de la bête magnifique et triste qui en nous donnant la nuit nous a appris la lumière.



MEDIATHEQUE JACQUES-BAUMEL

15-21 Boulevard Foch - 92500 RUEIL-MALMAISON
01 47 14 54 54 - www.mediatheque-rueilmalmaison.fr

Retrouvez le Prix Don Quichotte sur
<http://donquichotterueil.blogspot.fr>